



LA PREMIÈRE CELLULE IMMORTELLE FAIT GERMER LES AFROCYBERFÉMINISMES



Portrait de Henrietta Lacks. Afrocyberféminismes#1, 2018. La Gaîté Lyrique.

En 1951 à Baltimore, une agricultrice et mère de famille du nom d'Henrietta Lacks est emportée dans la mort par un cancer du col de l'utérus. Henrietta présentait des oncogènes, une rare caractéristique génétique favorisant une prolifération très rapide des cellules qui expliquait la fulgurance de son cancer. À son décès, ses étonnantes cellules furent prélevées sur son corps pour être cultivées sous le nom "HeLa". Par leur force de multiplicité et d'immortalité, ses cellules ont rapidement constitué la plus grande lignée cellulaire mondiale, colonisant toutes les autres lignées sur lesquelles se fondaient les recherches en génétique. Depuis cette date, c'est sur cette lignée cellulaire "HeLa" que s'établissent toutes les plus grandes recherches scientifiques sur les cellules humaines, telles que l'élaboration de nombreux vaccins, des expérimentations sur le clonage, des calculs précis de congélation pour stopper une prolifération dans un état donné, et même des tests essentiels sur les comportements cellulaires en apesanteur dans l'espace.

Cette histoire est très connue par les biologistes de notre époque, mais bien qu'elle puisse paraître fabuleuse aux premiers abords, elle l'est beaucoup moins dans sa réalité. En effet, Henrietta Lacks était Afro-Américaine, elle a donc été forcée de se rendre dans le seul hôpital qui acceptait les personnes de couleur dans sa région, là où des médecins ont prélevé des cellules sur son corps contre sa volonté et celle de sa famille. La prise en charge de ses soins et l'intégrité de son corps ont donc été soumis à un jugement arbitraire, et bafoués de par la couleur de sa peau, un fait qui ne pouvait malheureusement soulever à l'époque, aucune indignation. L'héritage qu'elle légua malgré elle à la science permis certes, à travers les décennies de sauver de nombreuses vies, mais également – par les découvertes qu'elle a rendu possibles -, de faire la richesse de nombreux laboratoires pharmaceutiques à travers le monde. Sa famille restée très pauvre malgré cela, se bat encore aujourd'hui pour faire connaître les dessous de cette histoire, celle de "la première cellule immortelle".

C'est cette histoire qu'a tenu à raconter au public la musicienne, activiste et dramaturge Mélissa Laveaux pour poser les fondements de *Afrocyberféminismes*, un cycle de conférences, débats et performances proposé par la journaliste et commissaire d'expositions Oulimata Gueye. Ce cycle prend place chaque mois à la Gaîté Lyrique à Paris, de février à juillet 2018.



"La première cellule immortelle", *Afrocyberféminismes*#1, 2018. Photo : Estelle Prudent

Pour cette soirée hommage à l'héritage de "La première cellule immortelle", Oulimata Gueye et Mélissa Laveaux invitèrent Rebecca Chaillon, autrice, metteuse en scène et performeuse, Françoise Vergès, politologue, Kiyemis, bloggeuse et afroféministe, David Fatih, artiste vidéaste et Carmen Aguilar y Wedge du collectif artistique "Hyphen Lab".

Dans une cohésion des formes et des discours, cette soirée fut ponctuée de lectures par Rébecca Chaillon de l'ouvrage de Rebecca Skloot *La Vie immortelle d'Henrietta Lacks*, de visionnage

d'extraits du documentaire du même nom réalisé par George C. Wolfe avec Oprah Winfrey portant sur l'histoire de "HeLa", d'une performance musicale de Mélissa Laveaux constituée d'extraits musicaux de son nouvel album "Radyo Siwèl" – composé d'explorations sonores spatiales rendant hommage et compensation à Henrietta Lacks -, ainsi que de lectures de l'ouvrage de science fiction *Dawn*, premier livre de la trilogie *Xenogenesis* de Octavia Butler qui fut en grande partie inspiré par cette histoire. À partir de cette figure historique se sont développées des réflexions sur de nombreux abus qui ont été, et qui sont encore, commis par le corps médical en regard des femmes de couleur. Le public, sensible à ces problématiques, se mêla aux intervenants pour œuvrer à faire de cette soirée un grand moment de discussion autour de l'importance historique de nombreuses femmes noires oubliées de l'histoire, qui eurent un rôle essentiel dans les avancées médicales et technologiques.



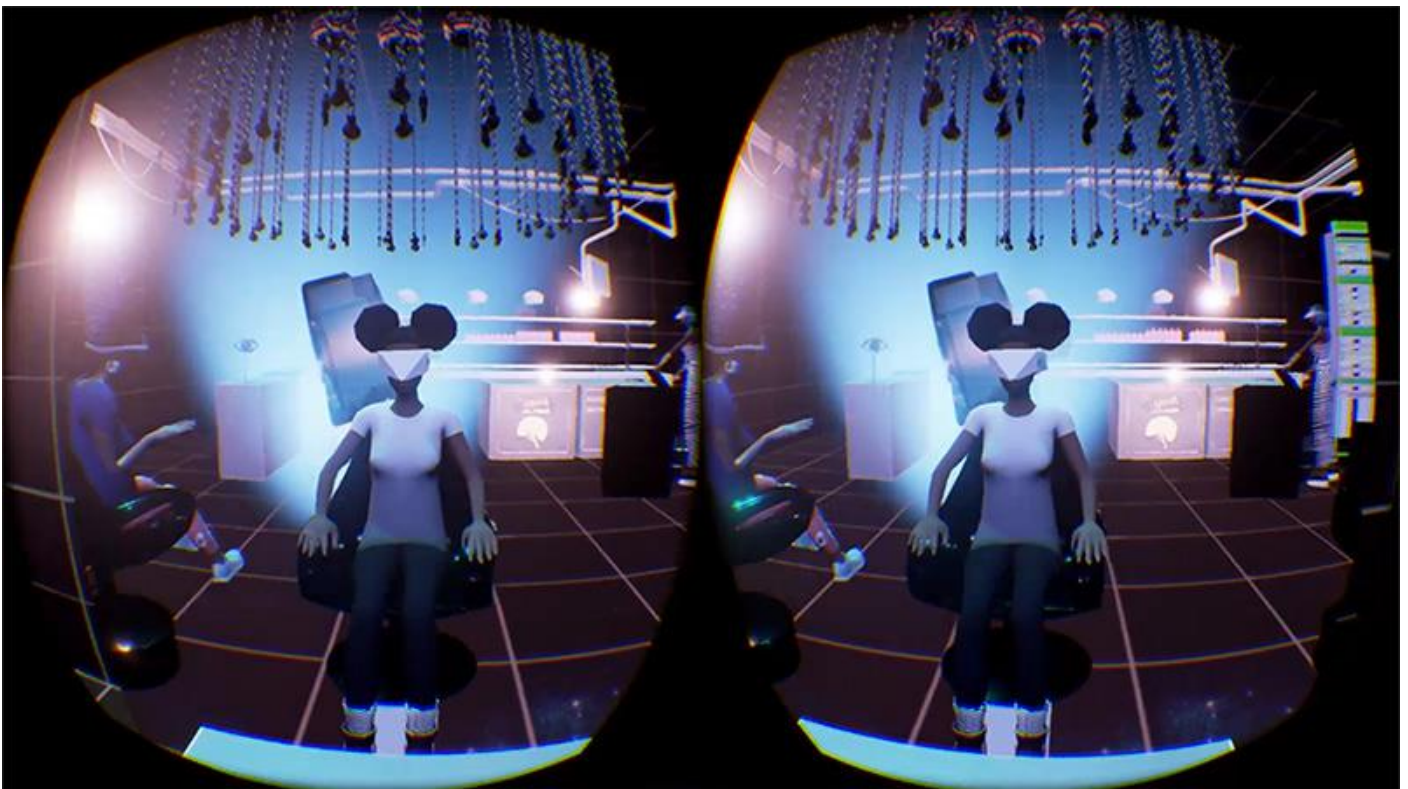
Rébecca Chaillon en lecture à "La première cellule immortelle", Afrocyberféminismes#1, 2018. Photo : Estelle Prudent

Les discussions reviennent sur les mutilations gynécologiques sans anesthésies qu'ont subi trois femmes esclaves Betsy, Anarcha, et Lucy aux Etats-Unis de 1845 à 1849, sous couvert d'expérimentations médicales par J. Marion Sims, un médecin dont la renommée est internationale, mais dont les méfaits sont trop peu connus. Ce médecin, dont la statue commémorative dressée à Central Park à New York fait débat seulement depuis quelques mois, a reconnu être intervenu sur les corps de ces femmes esclaves sans les anesthésier, sous-couvert du fait que la douleur ne pouvait être un ressenti touchant les corps noirs. Cette absurde allégation est issue d'un imaginaire collectif façonné par l'usage des corps noirs comme des capitaux pendant l'esclavagisme, comme autant de *cheap nature* et de *cheap labor* – pour reprendre les mots de Françoise Vergès (1). Une prétendue insensibilité à la douleur qui justifia de nombreux abus et stigmatisations qui courent encore malheureusement aujourd'hui. Françoise Vergès, dans son intervention à *Afrocyberféminismes*, résuma cette situation de déshumanisation des corps au profit de l'économie des puissances occidentales en parlant de « destruction massive de la vie, économie de la mort ». Elle revint pour le public sur son essai *Le ventre des femmes, capitalisme, racialisation, féminisme*, dans lequel elle dénonce l'impunité

avec laquelle des médecins français blancs ont procédé à des avortements forcés sur des femmes réunionnaises, alors même que l’avortement était réprimé en métropole et que les féministes blanches luttait pour le libre droit de disposer de leurs corps. Une situation cruellement paradoxale qui a d’une part, renforcé la suprématie blanche en détenant le droit de décider ce que les femmes noires doivent faire de leurs corps pour le “bien” d’une société, et d’autre part, a révélé le manque de considération des féministes blanches pour la cause des femmes noires.

La NeuroCosmetologie du “Hyphen Lab”

De ces considérations quant à rendre aux femmes noires l’espace de représentation dans les avancées médicales et technologiques qui leur est dû – cet espace qui fut trop longtemps occulté par les clivages raciaux émanant de l’Occident – le film *NeuroSpeculative AfroFeminism (NSAF)* présenté par Carmen Aguilar y Wedge du collectif “Hyphen Lab” s’est révélé être un réel point de convergence en illustrant nombre de revendications.



“NeuroSpeculative AfroFeminism”, Hyphen Lab, VR film, 2017.

Ce court film en réalité virtuelle nous introduit dans un laboratoire de “NeuroCosmetologie” en nous plaçant dans le corps de Fatim, une jeune femme noire qui s’y rend pour la première fois. Assis.e sur un fauteuil en face d’un miroir, nous pouvons ainsi voir notre reflet. Le décors dans lequel nous sommes projeté.e.s est en apparence celui d’un salon de coiffure et de soins esthétique, mais le design des objets qui s’y trouvent et l’ensemble de l’agencement sont hors de notre espace temporel habituel ; nous sommes là dans une évolution futuriste de ces salons qui agissent comme des espaces faits par et pour les femmes de couleur. En effet, l’espace qui est mis en scène agit comme un *safe space*, ces salons de coiffure et d’esthétique réservés aux Afro-Américaines pour discuter et échanger des opinions sur des faits politiques et de société – notamment lorsque cette dernière est façonnée par des hommes blancs – sans la pression d’un regard lourd de jugement. Ces *safe space* agissent en quelque sorte comme des “bulles de

sécurité” dans lesquelles l’entre-soi est exploité pour ses vertus thérapeutiques, tant pour les corps que pour les esprits.

Cet aspect thérapeutique que représente un espace qui est consacré aux femmes noires est ici prononcé par le fait qu’il s’agisse d’un laboratoire fictif de NeuroCosmetologie. La cosmétologie est un domaine de biologie, de dermatologie et de santé corporelle et psychique qui porte ses études sur l’ensemble des parures du corps humain pour gérer l’image de soi (coiffure, habillement, parfums, etc), mais également l’estime de soi. Par la réparation cutanée et la fabrication de cosmétiques il s’agit de prendre soin d’une identité corporelle ; une façon de considérer l’encodage des corps comme un réel système de signalisation et de communication sociale.



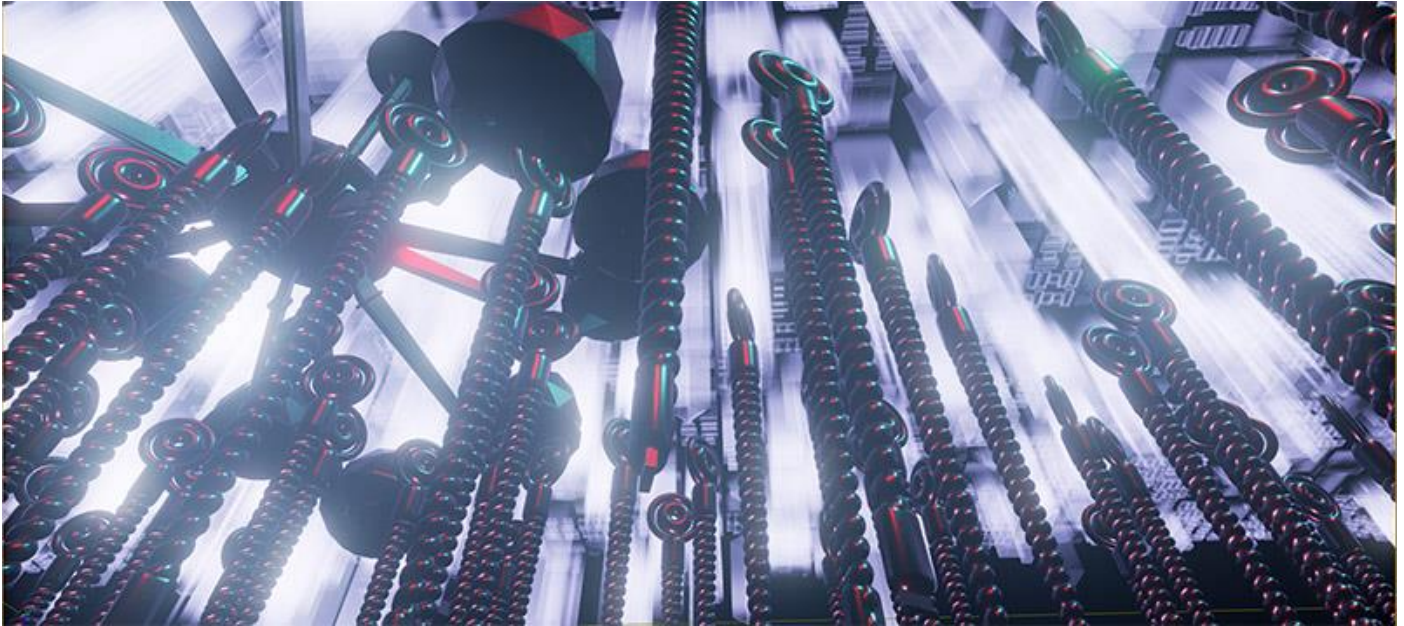
“NeuroSpeculative AfroFeminism”, Hyphen Lab, VR film, 2017.

Cette transposition avec les soins capillaires n’est pas anodine, car les cheveux ont toujours été un système d’encodage social souvent stigmatisant en Occident pour tous types de cheveux qui ne relèveraient pas des standards européens de la beauté. D’autant plus que, par ces standards clairement exclusifs, se greffent des rapports de domination qui vont au-delà même du champ de la mode. “Hyphen Lab” met donc en scène un “sas de décompression” dans lequel les femmes Afro-Américaines peuvent se projeter dans un futur où elles auraient le dessus sur l’image que les sociétés leur renvoient, en y imposant leurs propres règles plutôt que de se conformer à des standards arbitraires de beauté.

S’évader dans les méandres spéculatifs

Déjà coiffée de son casque de réalité virtuelle, la femme assise à côté de notre personnage dans le laboratoire de NeuroCosmetologie chantonne “Follow the drinking Gourd”, une chanson populaire américaine qui fait allusion aux Calebasses utilisées par les esclaves pour boire. Pour ces derniers voulant s’évader, c’était là le nom de code qui désignait la constellation de Big Dipper (la grande casserole) indiquant l’étoile polaire et la direction du Nord. Il s’agissait par

cette chanson de donner les instructions du trajet à emprunter pour rejoindre Mobile en Alabama où ils trouveraient le chemin de fer clandestin qui les mènerait, en franchissant la rivière Ohio, dans les états abolitionnistes du Nord vers leur liberté. “Hyphen Lab” croise ainsi les méandres de l’Histoire, de cette épopée de délivrance, avec ceux spéculatifs des chemins à emprunter dans un univers parallèle, où les pouvoirs seraient redistribués.



“NeuroSpeculative AfroFeminism”, Hyphen Lab, VR film, 2017.

Notre personnage rencontre Naima, une scientifique NeuroCosmétologue qui nous propose de nous faire tester les “électrodes Octavia” permettant d’explorer un de ces méandres spéculatifs, un pan d’un univers créé par des femmes scientifiques pionnières dans l’optimisation cérébrale et l’amélioration cognitive. Ces électrodes sont des innovations du “Hyphen Lab”, tout comme de nombreux autres prototypes (comme, par exemple des boucles d’oreilles permettant d’enregistrer les violences policières, ou encore des foulards aux motifs perturbant les logiciels de reconnaissance faciale) qui œuvrent à résoudre des problèmes auxquelles elles-mêmes en tant que femmes de couleur sont confrontées dans notre monde “réel”, et qu’elles intègrent au sein de leur Laboratoire NeuroCosmétologue imaginaire.

Matrice informationnelle alternative

Ainsi, après avoir revêtu une seconde fois – cette fois-ci virtuellement – un dispositif de réalité virtuelle, notre point de vue subjectif embarqué par notre avatar se voit projeté dans un multivers étoilé sans gravité aucune. En lévitation dans cet environnement onirique on observe des objets étranges qui nous entourent, des paraboles, QR codes et extensions capillaires USB géantes suspendus dans les airs tels des récifs science fictionnels. Un long plongeon nous rapproche d’une étendue aqueuse ondoyante, on frôle la surface vibrante de cette mer de fluides informationnels dans laquelle flottent des télégrésillantes. En passant à proximité, des mains tentent de s’extraire des écrans comme pour échapper à leurs carcans. Au terme de notre court voyage, une délégation de femmes puissantes auréolées d’une lumière blanche aveuglante accueille notre arrivée en nous rassurant sur notre rôle à tenir dans le dessein de ce multivers ; « No pain and suffering in this world, your only limit is your imagination ». Mais déjà, c’est le retour au Laboratoire dans ce corps numérique qui nous a accompagné, suivi de près par celui, plus rude, vers la réalité.



“NeuroSpeculative AfroFeminism”, Hyphen Lab, VR film, 2017.

Ce multivers que nous a donné à voir le collectif “Hyphen Lab” par ce court film *NeuroSpeculative AfroFeminism (NSAF)*, est une matrice dans laquelle toutes les connaissances, douleurs et exhalations sont collectées et reliées en un réseau neuronal coordonné par les informations partagées qui y circulent librement. Les artistes, programmatrices et designers qui l’ont créé ont imaginé une concrétisation visuelle d’un futur où les technologies de pointe ne contraindraient plus les corps et les esprits par des systèmes techno-libertaires oppressifs, mais agiraient hors de ce monopole que l’on connaît dans notre réalité et que Mark Dery dénonce comme tant de « rhapsodies et d’aveuglement racial par une futurologie blanche du marché libre » dans son article *Black to the Future* (1994) (2).

Le constat sur lequel se clôt “La première cellule immortelle” est celui d’une suprématie euro-américano centrée des outils technologiques, qui noie actuellement les subjectivités, les histoires et savoirs spécifiques en occultant la pluralité des discours, notamment celui des femmes noires. La spéculation sur le futur d’une réelle considération des corps noirs, sous ses formes science-fictionnelles nommées Afrofuturisme, est ici abordée par les intervenant.e.s comme un outil essentiel à notre époque pour envisager d’autres modes de représentations qui permettent de rendre justice aux rôles essentiels des femmes noires dans les évolutions scientifiques, médicales et de confort de nos sociétés, au passé et au présent, comme tant de mains d’œuvres invisibles – notamment ces femmes de la diaspora qui, chaque jours, nettoient les déchets des sociétés occidentales dans la plus grande discrétion et précarité. Car continuer à ignorer ces rôles fondateurs, c’est négliger les rouages mêmes sur lesquels fonctionnent des mécanismes sociétaux à grande échelle qui brillent d’un éclat insolent.

Pour en savoir plus :

www.afrocyberfeminismes.org

www.hyphen-labs.com

(1) “Utopies émancipatrices”, *Écrire l’Afrique-Monde*, Philippe Rey, p. 253.

(2) *Black to the Future : Interviews with Samuel R. Delany, Greg Tate, and Tricia Rose* » *Flame Wars: The Discourse of Cyberculture*, Duke University Press, 1994, p. 179-222.

11.03.2018 – Article de Marynet J – Images: Courtesy of the artists, Gaïté Lyrique, Estelle Prudent and Hyphen Lab.

More about Marynet J

Marynet J is graduated in Art Essays and Criticism from Université de Strasbourg, and an alumni of RAW Academy Dakar. As an art critic and a theorist she published for Ososphère, RadaR essai-critique, Cinewax, KinAct and IAM. Through a panaffrican and post-digital gaze she studies allegorical memetic imagery on the Internet and in urban networks, African traditional knowledges, decolonial aesthetics, virtual and IRL cosmogonies, as well as computational subjectivations that draw the image of a connected future. Marynet J's productions cross disciplines and geographies to dissect the imagery of her generation, that of millennials.

Les billets IAM sont publiés dans leur langue d'origine | IAM blog posts are published in their original language.